

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

IV

(Suite.)

Sur ce nouveau geste claquemets de doigts et clappement de langue.

Puis Sans-Nez reprit :

—Je n'étais pas content comme de juste, et je promis d'enlever la reine, éprouvant pour elle une grande passion.

—Je dresse mon embuscade, je parviens à me glisser dans son wigwam, je lui jette un manteau sur les épaules et... je me trouve tout à coup renversé à terre et garotté.

—Ah ! ah ! fit-on.

—Elle avait appelé ses guerriers ?

—Du tout !

—Elle était plus forte que moi voilà tout ! fit Sans-Nez avec bonhomie.

—Elle me terrassa avec grâce, aisance et facilité.

—La poule avait pris le renard.

—Quand je dis la poule, je suis bête comme une outarde.

—C'est une panthère que cette femme-là !

L'hilarité fut bruyante.

Sans-Nez fit une grimace significative, protesta contre les rieurs et dit :

—Il n'y a pas un de nous qui soit capable de lutter avec ce démon.

—Vous avez une main de fer, Burgh ; la griffe de la reine est d'acier.

—Mais voilà où j'ai vu qu'elle m'aimait.

On écouta curieusement.

Sans-Nez reprit :

Elle appela ses guerriers, et leur dit en me montrant à terre, meurtri et confus :

—Coupez le nez, les oreilles, les sourcils, les lèvres et les paupières à ce trop joli garçon.

Ici Sans-Nez joua des castagnettes avec ses doigts et répéta.

—Trop joli garçon !

—Vous comprenez ?

—Trop joli...

—C'est clair.

Puis, fatigué, il murmura très vite, pour en finir.

—Bref on m'a arrangé comme vous voyez.

—La reine m'a dit : je te laisse vivre !

—Il faut que tu souffres longtemps pour punir ton audace.

—Tu ne peux plus être aimé ; ce sera ton supplice.

—Tu ne peux plus être aimé !

—C'est limpide.

—Et voilà pourquoi je m'appelle Sans-Nez.

Lassé il se tut.

Mais le regard fit l'inspection générale de la personne, les doigts claquèrent, la langue clappa et un long soupir dit éloquemment combien le beau Léon regrettait son nez.

Son histoire eut un prodigieux succès et Tête-de-Bison conclut en secouant la tête :

—Monsieur le comte, garde à nous !

—Vous le voyez !

—La reine n'est pas tendre.

M. de Lincourt se leva.

—Colonel, dit-il, l'heure s'avance et je dois partir pour le camp indien avec Grandmoreau.

—Vous plaît-il que nous prenions congé de mademoiselle et de vous ?

On vit une larme jaillir des yeux de Blanche qui contenait avec peine son émotion.

—Monsieur, dit le colonel, vous avez juré : vous êtes engagé ; je n'aurai pas le mauvais goût de vous détourner de votre devoir.

—Mais je bois à votre heureux retour, en vous engageant à la prudence.

Et il remplit les verres.

Ce toast fut gravement porté.

Seul de ces hommes, le comte était confiant et souriant.

Il voulut rassurer mademoiselle d'Éragny :

—Mademoiselle, dit-il, je vois que vous me faites l'honneur de beaucoup de reconnaissance à cause d'un service trop facilement rendu pour valoir un de vos sourires.

—Laissez-moi vous dire que braver la reine est un jeu pour moi.

—J'ai la ferme conviction de revenir sain, sauf et entier.

—Colonel au revoir !

Tout le monde était ému.

Chacun jugeait que le comte allait risquer follement sa vie.

On se serrait la main en silence pour se quitter.

Mademoiselle d'Éragny semblait désespérée.

Instinctivement, chacun brusquait les adieux.

Blanche, qui sentait son cœur se briser, se retira en cachant ses larmes.

—De la prudence ! dit le colonel à M. de Lincourt en reconduisant les chasseurs.

—De l'audace ! répondit celui-ci.

V

Une heure après, trois cavaliers sortaient d'Augustin.

C'était le comte et Tête-de-Bison, qui se dirigeaient vers le camp indien.

Main-de-Fer les accompagnait jusqu'à mi chemin pour rester en observation.

Il devait demeurer en vedette sur l'éminence que nous connaissons déjà et où avait eu lieu la rencontre entre les trappeurs et leur chef.

Jusqu'à la colline, rien n'entrava la marche des trois aventuriers.

John Burgh prit sa faction.

Il attacha son cheval au plus épais d'un fourré, il serra la main de ses compagnons, leur souhaita bonne chance et grimpa sur un arbre très élevé d'où il pouvait voir au loin.

Tout à coup il redescendit lestement et siffla les deux chasseurs qui s'éloignaient.

—Qu'y a-t-il, Main-de-Fer ? lui demanda le comte.

—Rien que de bon ! fit celui-ci.

—Au sortir des bois, dans la plaine, vous allez être assaillis par une tourmente sèche, et si, comme je le suppose, vous avez, sir, l'intention de tenter un coup de main, le vent vous sera certainement utile.

—Quel plan me prétez-vous donc ? fit le comte.

—Je pense que vous ne songez pas à entrer tout bonnement, les mains vides, dans le camp indien.

—Vous devez avoir quelque bonne idée, et un grand vent ne vous nuira pas.

M. de Lincourt serra la main de Burgh en lui disant :

—Main-de-Fer, vous avez l'esprit pénétrant ; vous êtes un homme précieux.

—A l'avenir, je compterai sur vous.

Et, fort de l'avis donné, il se remit en route avec Grandmoreau.

Comme l'Anglais l'avait annoncé, une tempête sèche se déchainait sur la plaine.

Le vent soufflait avec rage par un temps clair ; pas de nuage au ciel.

Il était deux heures du matin environ.

La route que suivaient les aventuriers était celle des caravanes.

De nombreux squelettes de chevaux et de bœufs marquaient la direction de ce chemin à peine indiqué.

Pendant plus d'une heure, la marche des hardis ambassadeurs ne fut entravée par aucun obstacle.

Mais plus ils avançaient, plus ils devaient assurer leur sécurité contre l'active et inquiète vigilance des sentinelles indiennes.

Après une très longue marche, vers quatre heures du matin, Tête-de-Bison s'arrêta soudain, faisant signe au comte d'avancer.

Quand celui-ci l'eut rejoint, il descendit de cheval et entrava sa monture ; le comte en fit autant.

—Sommes-nous près du camp ? demanda M. de Lincourt à l'oreille du Trappeur.

—A mille pas d'ici doit se trouver un poste, dit Grandmoreau.

—Eh bien ! fit le comte, ce poste, il faut l'enlever et nous présenter à la reine avec des prisonniers.

—Tiens ! observa Grandmoreau, c'est votre plan ! il est bon !

—Le tout est de capturer les Indiens.

—Il faudrait, pour bien réussir, rencontrer deux cavaliers en vedettes perdues.

—Espérons que la chance nous favorisera ! dit le comte.

Et tous deux se mirent à ramper jusqu'à ce que Grandmoreau fit halte.

—Voyez-vous, lui dit-il, cette espèce de perche, à droite de ce buisson, à deux cents pas de nous ?

Il parlait si bas, que sa voix n'était qu'un souffle.

—Je vois, répondit le comte en prenant mille précautions pour éviter le bruit.

—C'est, il me semble, un arbuste mort et par conséquent, dépourvu de ses feuilles.

—Vous vous trompez, reprit le Trappeur.

—Cet arbuste mort, quand on le fixe pendant quelques instants, remue et s'agit singulièrement à contre-vent.

—Et puis je vois une seconde tige.

—Avançons prudemment.

—Le moment d'agir approche.

—Qu'y a-t-il ? demanda le comte.

—Sont-ce des sentinelles ?

—Oui.

—Ces grandes tiges que nous voyons se balancer sont le bois de leurs lances.

—Votre connaissance du désert est précieuse au delà de toute expression, murmura le comte.

—Grandmoreau, ces deux Indiens sont à nous.

—Préparez votre lazzo.

—Moi, je me charge de celui de gauche.

—Vous, prenez celui de droite.

—Bon ! fit le Trappeur.

—Si vous êtes aussi adroit que moi l'affaire est faite.

—Avançons encore ! fit le comte.

Les deux aventuriers se remirent à ramper sous les hautes herbes.

Marche dangereuse !

Ils avaient à craindre les serpents, les fauves embusqués, les regards de l'ennemi ; la moindre imprudence pouvait les perdre.

Mais ils avançaient avec lenteur, une sûreté, une souplesse telles, que les sentinelles ne distinguaient rien de suspect.

Le vent soufflait toujours avec violence, favorisant l'audacieuse attaque des chasseurs.

Ces deux vedettes, détachées loin du camp, avaient mission surtout de garder le chemin.

Elles étaient au moment le plus fatigant de la veillee ; le comte avait choisi pour son attaque la demi-heure qui précède l'apparition de l'aube.

En ce moment, le sommeil accable les sen-